

# CAMILLE ANSEAUMIE

*On n'écrit pas  
sur le bonheur*

RÉCIT



  
PARADIS  
PERDU

*« Il n'existe pas de mot en français pour décrire la conscience aiguë de créer des souvenirs, des jours heureux. Ça donne au moment une beauté particulière. C'est une mélancolie joyeuse et prématurée : enfin, un présent sans nuage, enfin, bientôt, un passé sans regrets. »*

**Q**uand on lui propose d'écrire sur son paradis perdu, Camille Anseaume pense d'abord à l'île de rêve où elle a fêté ses quarante ans, avant de réaliser que son paradis perdu se trouve à Rouen, en Normandie, sa ville natale. Après dix ans d'exil en région parisienne, elle vient de s'y installer à nouveau, avec mari et enfants cette fois. Mais elle n'a plus d'inspiration. Car c'est bien connu : on n'écrit pas sur le bonheur. Et si les paradis perdus n'étaient finalement pas faits pour être retrouvés ?

À travers ce récit plein d'humour, de tendresse et d'ironie, Camille Anseaume nous livre une réflexion sensible et piquante sur l'écriture, le bonheur, et la manière dont on se réapproprie les territoires de son enfance.

ISBN : 978-2-38529-502-8

17,90 € Prix TTC France



Rayon : Littérature française  
Design : © Raphaëlle Faguer  
Photographie : © Arcangel / Shutterstock



*On n'écrit pas  
sur le bonheur*

**De la même autrice :**

*Un tout petit rien*, Kero, 2014 ; Pocket, 2015

*Ta façon d'être au monde*, Kero, 2016 ; Pocket, 2017

*Quatre murs et un toit*, Calmann-Lévy, 2018

*Ma belle*, Calmann-Lévy, 2022 ; Charleston Poche, 2026

*Les fleurs aussi ont une saison*, avec Cécile Porée, Delcourt, 2023

*Une toute petite conversation*, avec Cécile Porée, Delcourt, 2025

*Paradis perdu* est une collection des éditions Charleston.

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-502-8

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

**Camille Anseaume**

*On n'écrit pas  
sur le bonheur*

Récit



*À Donovan † (1981 - 2023)*

*Il ne faut pas avoir peur du bonheur. C'est seulement un  
bon moment à passer.*

Romain Gary, *Au-delà de cette limite  
votre ticket n'est plus valable*

*J'étais heureuse. J'écrivais pour dire que j'étais heureuse.*

*– Non, ça je n'y crois pas. On est heureux ou on écrit.*

*Mais on n'écrit pas pour dire : je suis heureux.*

*Peut-être pour dire je l'étais, ou je voudrais l'être.*

*– Non, c'était tout l'enjeu de mon écriture.*

*Nommer le bonheur quand il passe...*

Philippe Delerm, *Elle marchait sur un fil*

*Écrire. Je ne peux pas. Personne ne peut.*

*Il faut le dire : on ne peut pas. Et on écrit.*

Marguerite Duras, *Écrire*

De : anseaumecamille@gmail.com

À : rebecca@paradis-perdu.com

Objet : Manuscrit

Salut Rebecca,

J'espère que tu vas bien. Tu trouveras en pièce jointe le manuscrit.

En revanche, j'ai fait une connerie. Je suis désolée mais je ne vais plus être joignable. Je te fais confiance et m'en remets à toi pour les corrections.

Je t'embrasse,

Camille

**U**N APRÈS-MIDI, une éditrice m'appelle. On ne se connaît pas mais elle a lu quelques-uns de mes textes, et a pensé à moi pour un projet. Elle est en train de créer une collection littéraire dans le cadre de laquelle elle propose à des autrices et des auteurs d'écrire un livre sur un thème défini.

C'est une première. Mes quatre romans déjà publiés ne m'ont pas été commandés, et les seuls livres que j'ai rédigés à la demande d'éditeurs sont une flopée de guides pratiques signés sous pseudos et, depuis peu, un grand nombre de livres en tant que « prête plume ». J'écris pour d'autres, qui n'ont pas le temps de s'y consacrer ou redoutent de ne pas y parvenir, et me confient donc leur récit que je couche sur le papier.

Grâce à cette activité, j'ai fait des rencontres merveilleuses, vécu des expériences insolites, exploré des domaines inconnus, j'ai pu en toute impunité pousser au maximum le curseur de mon indiscrétion puisque c'est en ça que consiste ce travail : il ne s'agit pas seulement d'interviewer, puisque la personne

elle-même ignore encore tout ce qu'elle a à dire sur le sujet. Pour l'explorer dans ses tréfonds il faut amadouer, interroger, creuser, interpréter, reformuler, vérifier, rassurer, creuser encore, bref, être curieuse comme un spéculum. En plus de me donner l'occasion de vivre « d'autres vies que la mienne », cette activité me permet aussi de la gagner, ma vie. Je mesure mon aubaine, en tant qu'autrice, de pouvoir nourrir ma famille et payer mon loyer alors même que mon inspiration s'est fait la malle il y a quelques années.

La vérité, c'est que je ne sais pas qui de la poule ou de l'œuf est apparu en premier : est-ce que mon incapacité à écrire en mon nom m'a menée à cette activité d'écrivaine fantôme, ou est-ce que livrer, dans l'ombre, les histoires des autres m'a privée de mon aptitude à élaborer mes propres récits ?

J'écris donc pour d'autres, y trouvant selon les personnes avec qui je travaille beaucoup de plaisir ou pas mal d'ennui, une grande satisfaction ou une écrasante frustration. J'ai senti très vite que ce genre d'activité requérait de ne pas avoir trop de problèmes d'ego. J'ai découvert, avec le temps et à ma grande surprise, que j'en avais peut-être un peu, finalement. De plus en plus souvent, ça grouille dans mon ventre. C'est une masse très localisée, aux contours tellement nets qu'il me semble qu'elle serait visible si je passais une écho. Qu'un spécialiste en blouse blanche pourrait attirer mon attention sur

des formes grisâtres et agglomérées, juste derrière le nombril :

— Vous distinguez, ce petit amas, là ? C'est le sentiment d'injustice. Ici, vous pouvez apercevoir le besoin de reconnaissance, qui est comme écrasé par cette forme, là, c'est la honte du besoin de reconnaissance, vous voyez ?

— Ah oui, très bien. Et cette masse-là, la grosse qui fait le tour des autres, qu'est-ce que c'est ?

— Ça, c'est la sensation que vous êtes une petite merde. Voilà, vous avez votre carte vitale ?

Quoi qu'il en soit, on en est là, c'est-à-dire nulle part, en tout cas sur le plan de l'inspiration.

Je prête ma plume, mais on ne me la rend pas. Par praticité et parce que ça a toujours quelque chose de reposant de se considérer comme une victime, je mets parfois dans ce « on » accusateur ceux qui s'attirent les honneurs et les éloges, sans jamais faire mention de notre collaboration ou de mon existence, et qui brillent en promo pendant que je ronge mes cuticules derrière l'écran. Mais la vérité, c'est que je suis la seule coupable. J'ai le choix. Celui d'arrêter cette activité ou au moins de la mettre sur pause, de me retrousser les manches plutôt que d'accuser les autres et le sort. D'être cohérente, courageuse, responsable, de m'octroyer quelques mois pour me lancer dans l'écriture d'un nouveau livre, de m'offrir cette opportunité ou de saisir celles qu'on me tend, parce qu'on m'en tend ; la preuve, l'éditrice au téléphone me propose

d'écrire un roman, tandis que, absorbée par mes pensées, je ne réponds pas et qu'elle répète :

— Camille, vous m'entendez ?

Alors, logiquement, je réponds :

— Merci pour votre proposition, mais non.

\*\*\*

Elle n'a pas besoin d'insister beaucoup pour que je me déverse. J'imagine que ce n'est pas une grande première puisqu'elle travaille dans l'édition depuis longtemps, et que, quand on est autrice ou auteur, on a bien le droit d'être torturé.

Je lui explique donc que je n'arrive plus à écrire. J'ai eu un deuxième enfant, et donc une bonne excuse pendant quelques années, et maintenant que je n'en ai plus je dois le reconnaître : je suis en panne sèche. J'ajoute que ça m'embête à deux titres : déjà parce que j'aime me livrer à cette activité, et aussi parce que je me suis juré de ne jamais faire partie de la catégorie de ceux qui se plaignent de ne plus réussir à écrire.

Ça m'a longtemps agacée, ce genre de discours. Non seulement j'estimais que, dans la vie, quand on veut on peut (faux, archi-faux, parfois – souvent – et quel que soit le domaine, on veut mais on ne peut pas), mais en plus je considérais qu'il n'y avait rien de préoccupant à cela. C'était ridicule et inutile de voir des autrices et des auteurs se plaindre de leur sort, y mettre ces accents de tristesse, d'inquiétude ou de

défaite : parfois on n'arrive plus à écrire comme on n'arrive plus à monter une mayonnaise, c'est comme ça, ce n'est pas bien grave, on s'en remettra.

J'ignorais alors qu'il y avait beaucoup de différences entre la mayonnaise et l'écriture. C'était pourtant flagrant : il ne m'était d'ailleurs jamais venu à l'idée de tremper ma merguez dans un manuscrit. Je plaçais pourtant en parallèle les deux expériences, les deux échecs de tentative en omettant un point essentiel : ne pas réussir à monter une mayonnaise, c'est un problème seulement si on est cuisinier, et encore. On pourra toujours acheter des pots industriels ou rayer les œufs mimosa de la carte. Il y a des solutions, des issues, des échappatoires. On ne prend jamais le risque de consacrer sa vie active à la mayonnaise, d'ailleurs personne n'y a jamais trouvé son salut professionnel, à part peut-être Bénédicta qui, à en croire son site Internet, en 1957 « lance ainsi sa toute première mayonnaise en tube » et « concentre son activité sur la fabrication et la vente de mayonnaises et de sauces ». Voilà encore une preuve s'il en fallait : même Bénédicta avait un plan B, comme Béarnaise, Bourguignonne ou Barbecue.

Moi, des plans B, je n'en ai pas.

J'écris pour d'autres en attendant de réécrire pour moi, et en démontrant par A+B à l'éditrice qui me donne ma chance que je n'y arriverai pas.

\*\*\*

Elle est gentille. Un peu déçue mais compréhensive. Elle ne force pas, mais dit que ça peut revenir, que parfois il suffit de se remettre en selle.

Elle ajoute :

— Parfois, une contrainte dans l'écriture, ça permet paradoxalement de se débloquer. Alors je vous donne quand même le thème de la collection, au cas où il vous inspirerait : les paradis perdus. Un lieu, un territoire fondateur...

Je suis suspendue à ses mots, attendant que le déblocage me tombe dessus.

— Ça peut être une terre d'ancêtres, une maison de vacances, une plage oubliée...

Je voudrais que sa phrase ne se termine jamais, en tout cas pas maintenant, pas avant que la magie ait opéré, celle grâce à laquelle l'inspiration s'emparera de moi, et un roman commencera à s'écrire dans ma tête, ne demandant qu'un espace, un document Word vierge, pour se déployer.

— ... un territoire fondateur, un endroit de souvenirs, d'émotions.

— ...

— Allô ? Vous êtes encore là ?

— Oui, oui, pardon. J'aime beaucoup ce thème, j'aurais adoré pouvoir écrire dessus mais je n'ai pas de paradis perdu. Vraiment, je ne vois pas.

— Aucun souci, je comprends. Une prochaine fois peut-être ?

— Avec plaisir.

— Je me permets juste d'ajouter qu'on propose à nos auteurs de passer quelques jours dans leur paradis perdu, pour une résidence d'écriture en solitaire, histoire de s'immerger et de faire remonter les souvenirs plus facilement.

— Ah.

— Je vous souhaite une bonne fin de journée, à bientôt Camille.

— Attendez !

— Oui ?

— Maintenant que j'y pense, j'ai beaucoup aimé Santorin.

\*\*\*

L'éditrice avait raison, finalement ; il suffit parfois d'un thème imposé, ou de la perspective de quelques jours seule sur une île de rêve, ou peut-être des deux, pour débloquer le processus créatif.

Je le tiens, mon paradis perdu.

Santorin en est un, indiscutablement.

« Paradis », ça ne fait aucun doute. Il suffit pour en avoir le cœur net de s'y rendre, ou plus simplement, et afin de limiter son empreinte carbone, de taper « Santorin » sur un moteur de recherche, avant de cliquer sur « images ».

« Perdu », c'est le cas aussi, et à deux égards. L'île menace depuis quelques années de disparaître sous l'effet d'une éruption volcanique. Le risque s'est

intensifié récemment et des milliers de séismes ont été enregistrés, plaçant l'île en état d'urgence et obligeant des milliers d'habitants à la quitter. Un jour, dans un avenir proche ou lointain, cet endroit disparaîtra. Il emportera avec lui les maisons au toit bleu, les ruelles blanches, les bougainvilliers en fleurs, les fantômes de millions de touristes qui l'arpentent chaque année, il emportera avec lui les accords de sirtaki, le mythe de l'Atlantide, l'histoire millénaire de ce lieu et celle de mes quarante ans. Il emportera avec lui le souvenir de ma plus belle année.

\*\*\*

Mon mari me tend les billets un soir d'été, alors qu'on dîne sur la terrasse d'un restaurant de Rouen, à quelques dizaines de mètres de l'appartement où l'on vient d'emménager. Il avoue qu'il comptait garder la surprise mais qu'il n'y arrive pas. Il y a dans ses yeux une excitation d'enfant, disons un enfant qui aurait assez d'argent de poche pour offrir à son amoureuse un aller-retour pour deux à Santorin. Je le remercie, émue, je regarde encore, pour être sûre, des fois que troublée par l'ivresse amoureuse de ce soir de juillet j'aie mal lu, et que ce soit en fait un aller-retour pour Limoges, deux places pour le Stade de France, ou un rappel de facture impayée. Mais non, c'est bien ça : deux billets pour que je me réveille à Santorin le jour de mes quarante ans. Je lui demande comment il sait

que c'est mon rêve d'aller là-bas ; il me répond que lui répéter tous les jours pendant treize ans de vie commune et couvrir les murs de nos toilettes de photos de l'île en question avaient constitué une piste sérieuse.

Soudain, en bas à droite du billet, je les vois : en tout petit, trois mots apparus comme un mirage. Je lis à voix haute :

— Valise en soute ?

— Oui, répond-il, ça veut dire que c'est une valise qu'on peut mettre dans la soute.

Ce n'est pas le moment de lui répondre « merci Einstein » ni de lui confier que je sais ce qu'est une valise en soute, notamment parce que le terme est plutôt explicite. Je me contente donc d'opiner, préférant passer pour une abrutie que pour une ingrate, et j'essuie la larme qui perle au coin de mon œil. C'est qu'il vient quand même de réaliser mes deux rêves en même temps : aller à Santorin, et voyager un jour avec une valise en soute.

Je mesure ma chance, parce qu'il se trouve que ces deux rêves sont non seulement réalisables, mais aussi compatibles. Ce n'est pas toujours le cas. Il y a des rêves irréalisables. Récemment par exemple, alors que je demandais à deux copains leur plus grand souhait, l'un d'eux me citait le pouvoir d'invisibilité, et l'autre celui de se faire une fellation tout seul (on a les amis qu'on mérite). Il y a aussi des rêves incompatibles, comme ceux d'une amie qui me confiait rêver en même temps de gagner au Loto, et de réussir

à joindre sa conseillère France Travail. On ne peut pas courir deux lièvres à la fois qui prennent des directions strictement opposées.

Je le pressens depuis longtemps, il se joue dans ce fantasme étrange de valise en soute quelque chose qui échappe à ma conscience. Cette intuition se confirme quelques semaines après ce dîner, au moment de la remplir. Je comprends désormais, en contemplant l'objet déplié à mes pieds, intimidant dans sa soumission à ma volonté, que l'enjeu est plus grand que les 158 centimètres (total hauteur + largeur + longueur) recommandés par la compagnie aérienne, le symbole plus lourd que les 23 kilos autorisés.

Jusque-là, je ne suis toujours partie qu'avec des sacs contenant le strict nécessaire. J'en suis consciente, il y a pire, comme par exemple ne pas partir, ou ne pas posséder le strict nécessaire. Bien sûr qu'il y a pire, mais si on ne devait se préoccuper, dans la vie comme dans la littérature, que de ce qui est grave et essentiel, on irait tous très mal.

« Voyager léger », c'est l'affaire soit de ceux qui n'en ont rien à carrer des contingences matérielles, soit de ceux qui ont grandi dans des familles nombreuses. Parfois ils appartiennent aux deux catégories en même temps, et grand bien leur fasse s'ils ont juste à prendre une brosse à dents : ça fera plus de place pour les autres.

De la place, moi, je n'en avais pas quand j'étais enfant. Ni dans le coffre, dans lequel devait rentrer le contenu d'une semaine de vacances pour

six personnes, ni à l'arrière de la voiture, où on s'entassait à quatre. J'étais bloquée entre le siège auto de la plus petite et le gros coude du plus grand, qui s'appliquait à le maintenir pointu, saillant, prêt à s'enfoncer dans mes côtes si j'osais m'aventurer sur son territoire, ou plutôt sur le territoire qu'il avait décrété être le sien, et qui constituait une bonne partie de la superficie de la banquette, plus précisément la moitié : son quart, et le mien. Mon frère était un colon, mais pas l'organe du gros intestin qui, lui, se montre parfois inoffensif et toujours très utile.

Une vingtaine d'étés plus tard, j'ai commencé à rejoindre en train des amis dans des studios de location exigus où s'entassaient nos corps pressés de vivre et exclusivement nourris aux pâtes, que nous glissions donc dans nos bagages minuscules pour éviter de les payer trois fois plus cher au Spar du coin. Apparemment, la grande vie ce n'était pas pour maintenant, la grande valise non plus. Et puis j'ai eu vingt-cinq ans et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, une fille et trois beaux-enfants. C'était reparti comme en 40, ou plutôt comme en 90, reparti pour un tour de voiture familiale qui part tôt dans l'espoir d'éviter les bouchons, qui se les tape pourtant parce que évidemment tout le monde a eu la même idée, reparti pour les miettes de BN dans les rainures des sièges trop chauds, l'odeur de pet des œufs durs du pique-nique, les pare-soleil qu'on regrette de ne pas avoir achetés mais sur l'aire d'autoroute, non,

c'est vraiment trop cher, on verra l'été prochain. C'était reparti parce qu'il faut passer le péage de Bordeaux-Virsac avant 14 heures, reparti pour le jeu des plaques d'immatriculation, les « ni oui ni non », les « on arrive quand ? », les pauses pipi, les guerres de territoire sur la banquette, c'était reparti pour tout ça, exactement comme quand j'étais enfant, la seule différence étant que j'étais désormais à l'avant. C'était surtout reparti pour le coffre dans lequel il fallait bien caser six valises. Il y avait eu une faille dans l'espace-temps, j'avais raté une marche, celle qui permet de glisser dans sa valise des vêtements inutiles contenant la promesse d'être plusieurs femmes à la fois.

Avec ces billets, mon mari ne m'offre pas juste l'option d'une compagnie aérienne, mais aussi cette possibilité : pour mes quarante ans, là-bas, enfin, je pourrai être qui je veux.

J'ai envie, à Santorin, d'être une femme éprise de culture. Une qui arpente, en sandales double bride, short, débardeur et étole sur les épaules, les églises silencieuses et les musées improbables – celui consacré à l'histoire de l'industrie du concentré de tomates à Vlychada, sur la pointe sud de l'île, me semblant être un bon point de départ.

J'ai envie d'être une promeneuse, chemise de lin rentrée dans un pantalon léger, une fille qui aime se perdre dans les ruelles, tomber sur une jolie place, tiens, une belle église, ça tombe bien j'ai les épaules couvertes comme le recommande fortement

le protocole religieux, et je ne serais pas contre un peu de fraîcheur.

J'ai envie d'être une fille cool, retour de plage, tongs, short en jean, peau salée, sweat laissant négligemment apparaître une épaule bronzée (décidément, il est souvent question d'épaules dans les femmes que je veux être, il faudra que j'en parle à mon psy qui ne manquera pas de répéter ce mot en détachant les syllabes d'un air entendu, comptant sur mon intelligence – souvent à tort – pour que je comprenne par moi-même l'étendue du symbole « Et-pôle » ? « Hais-Pôle » ? « Hey-Paul ! » ?).

J'ai envie d'être une joggeuse qui s'éclipse du lit à l'aube, et une alanguie à l'ombre d'un bougainvillier en fleurs, une femme qui ne quitte pas sa robe en popeline de coton léger et une qui, au coucher du soleil, sirote un cocktail dans un ensemble en crochet.

S'habiller est une affaire sérieuse. On pourrait croire à une errance, une quête d'identité, mais parfois c'est plus que ça. Une question de liberté. On décide de ce qu'on montrera, de ce qu'on dissimulera. C'est s'autoriser à être multiple sans qu'on nous étiquette et nous questionne. S'habiller c'est comme écrire, ça évite de parler.

\*\*\*

— Seb, tout ira bien, n'est-ce pas ?

— Oui. Tout ira bien.

Il détache les syllabes, lentement, sans que je sache bien si c'est pour afficher un ton rassurant, ou pour me signifier que je commence à lui casser un peu les roubignoles. Il faut dire que depuis quarante-huit heures qu'on est arrivés à Santorin, je suis en boucle sur le sujet.

La veille du départ, l'excitation était à son comble. J'avais tout fait en amont pour partir l'esprit libre. J'avais bouclé mes dossiers, anticipé les échéances, répondu à mes mails, et même à mes spams : non merci, je ne souhaitais ni *enlarge* mon pénis XXL, ni percevoir l'héritage de cet oncle congolais, ni bénéficier de ce crédit d'impôt sur ma rénovation énergétique. Les grands-parents, réquisitionnés pour garder les enfants, venaient d'arriver. Ma valise était bouclée depuis des semaines, le champagne bien frais, la discussion légère.

On parlait randonnées et, pour avoir un aperçu de ce qui nous attendait, j'ai tapé sur Google « Santorin volcan ». Le moteur de recherche a affiché en première page quelques questions, sans doute générées par les requêtes les plus fréquentes. Parmi elles : « Santorin est-il un volcan sûr ? » J'ai cliqué machinalement sur la flèche destinée à dérouler la réponse à cette question que je ne m'étais jamais posée, et j'ai lu : « Une étude récente menée par un groupe de scientifiques collaborant dans le but de créer une nouvelle carte géomorphologique de l'île volcanique de Santorin a révélé que l'île cosmopolite est “à haut risque de catastrophes d'origine volcanique et sismique”. »

Depuis, je mâchouille cette information comme un vieux chewing-gum. C'est, en ce jour 1, la seule ombre au tableau. Un tableau idyllique composé d'une île encore plus belle que ce que j'avais imaginé, abritant un hôtel d'un niveau de luxe que je n'aurais jamais pensé pouvoir goûter.

La pièce spacieuse où nous dormons est presque vide, mais le sol en marbre nous rappelle que c'est un choix artistique, et non un défaut de mobilier. À gauche, une banquette et une table au design épuré, au fond un lit au format improbable – pour six à huit personnes environ – à droite, courant sur tout le mur, des étagères peintes à la chaux aux angles arrondis. Une porte, arrondie elle aussi, donne accès à une salle de bains avec double vasque, douche immense, serviettes roulées et deux peignoirs douillets. Il y a même des chaussons, que je renonce très vite à enfiler : il n'y a pas besoin d'avoir le compas dans l'œil pour savoir que j'y entrerai à peine la moitié du pied. Le luxe c'est aussi une affaire de génétique : on aura beau faire tous les efforts du monde pour appartenir au décor, le corps ne se privera jamais de nous rappeler qu'on ne vient pas de ce monde, en nous trahissant par un détail : un alignement des dents, une brillance des cheveux, un grain de peau, une pointure – 42, en l'occurrence.

Pour la défense de mes pieds, ce n'est pas vraiment de leur faute : leur taille et leur forme sont somme toute standards, contrairement à celles de

mes orteils. Chez la plupart des gens, ils présentent un format réduit et une forme légèrement recourbée. Pas les miens, qui revêtent l'apparence de doigts de mains.

Un jour d'été, alors qu'une amie était perdue dans une contemplation longue et un peu gênante de mes tongs, elle s'est exclamée, croyant sans doute me faire un compliment : « C'est fou, t'as des pieds de pianiste. »

On peut le prendre comme on veut, il s'agit cependant d'un état des lieux assez fidèle : mes orteils sont si grands et droits que je pourrais leur faire jouer *La Lettre à Élise* si je voulais. Bien sûr je ne veux pas, ça n'aurait aucun intérêt, moyennant quoi j'ai du mal à comprendre la raison pour laquelle la nature m'a dotée de cette caractéristique. Elle ne fait rien par hasard, même les poils sur les mains ont une utilité, celle d'accélérer la cicatrisation en cas de blessure.

Concernant ma difformité, on m'avance parfois l'argument de la stabilité, mais il me convainc seulement à moitié. C'est vrai que je tombe peu, mais comme la plupart des adultes autour de moi, même ceux qui se chaussent d'un honnête 40.

— Seb, t'es sûr qu'il n'y aura pas d'éruption ?

— Sûr, sûr.

Il est intermittent du spectacle, pas volcanologue, mais je crois beaucoup en ses prévisions, surtout quand je trempe depuis vingt minutes dans le jacuzzi privatif de notre suite, les yeux rivés sur Néa Kaméni,

considérée comme la partie la plus active de l'arc volcanique égéen, et située à 3 kilomètres de là.

Il sait les mots qui m'apaisent. « Sûr, sûr » en font partie. C'est ce qu'il me dit aussi le soir, quand on se glisse sous la couette, et que mon esprit tordu tente de contrarier le bonheur infini d'être enfin au lit. Alors les angoisses m'envahissent, contenant chacun la possibilité du pire. En gros : cambriolage, explosion, incendie, mort subite du bébé ou de l'adolescente.

Il m'assure donc qu'il est « sûr, sûr » que la porte est verrouillée, « sûr, sûr », que les fenêtres sont fermées, que nos enfants respirent, « sûr, sûr » que le fer à repasser est débranché, et le gaz éteint. Il n'y a objectivement aucun doute possible sur ces deux points : la dernière fois qu'on a utilisé un fer à repasser c'était sous Hollande (son mandat, pas son corps), et on n'a pas de gaz. Mais son « sûr, sûr » est une mélodie dont je ne me lasse pas, la seule berceuse qui vaille.

Au fond je sais bien que le vrai problème, dans ces moments, ce n'est pas la crainte des effractions, des drames ou des volcans. C'est ma propre peur, celle d'avoir devant moi l'espace disponible pour m'abandonner tout à fait au bonheur.

\*\*\*

Parce que, on ne va pas se mentir, le bonheur est une grande chose gluante et effrayante. Or, pendant ces vacances à Santorin, je m'ébroue dedans.

— C'est encore plus beau que dans mes rêves, je confie à mon mari en passant les doigts sur les murs blanchis, pour vérifier que ce n'en est pas un.

Soit j'ai vécu là dans une autre vie, soit je passe trop de temps sur Instagram. Tout ici me semble familier : la blancheur des ruelles, la rondeur des maisons, le ciel qui n'en finit pas de plonger dans l'océan, rejailissant par touches sur le bleu des toits.

— Sens, Seb, tu sens ? Cette odeur d'iode et ce petit vent, c'est divin.

Le spectacle est permanent, au bout de chaque rue le lever de rideau est plus beau que le précédent. Il y a tellement de choses à voir que mon regard peine à suivre. Il ne trouve plus son rythme, sa cadence habituelle, je découvre qu'il est possible d'être essoufflée des yeux.

— On a de la chance, hein ?

Je jacasse, infatigable, pendant qu'il marche à mes côtés en silence. On s'arrête pour contempler l'océan que je lui désigne du doigt, au cas peu probable où il ne le verrait pas.

— Tu as vu comme c'est beau ? Faut profiter Seb hein !

« Profiter ». Je n'ai que ce mot à la bouche. C'est un peu fatigant pour moi, mais c'est surtout horripilant pour les autres. Ça part pourtant d'un bon sentiment : pendant les bons moments, j'ai envie d'encourager ceux que j'aime à regarder, réaliser, figer l'instant,

s'émerveiller, si possible à voix haute. Je voudrais être sûre qu'ils profitent bien.

C'est souvent pour ça qu'on prend autant de photos : on se berce de l'illusion qu'en les regardant on revivra le bonheur de l'instant, alors qu'on sait bien qu'elles finiront comme toutes les autres dans une galerie photos qu'on paye 1,99 euro par mois mais qu'on ne consulte pas.

J'en prends beaucoup à Santorin. Elles sont très belles mais je n'ai aucun mérite, c'est l'île qui est extrêmement photogénique. Pourtant, 98 % d'entre elles ne présentent aucun intérêt : on trouve exactement les mêmes sur Google Images.

Celles sur lesquelles j'apparais sont exclusivement des selfies. J'ai pourtant, au cours de ce voyage, souvent caressé l'espoir que mon mari décide de sortir son engin (je parle de son téléphone). J'ai même parfois cru qu'il le faisait en douce derrière moi, saisi par l'impérieuse nécessité d'immortaliser la beauté de la scène et de sa femme, alors que je contemplais l'horizon.

J'ai redressé le dos, replacé une mèche de cheveux, rentré les pieds un petit peu au-dedans comme j'ai vu faire les influenceuses. J'ai parfois effectué une légère rotation du buste dans sa direction afin de lui adresser un regard amoureux et même un signe de la main, des fois que finalement il prendrait une vidéo qu'il diffusera le jour de mon enterrement ou regardera en boucle, en reniflant, après notre rupture.